



FRANCE

CRISE SOCIALE

Prochain épisode Les jeunes et l'emploi

La « génération Covid » stoppée en plein envol

UNE GÉNÉRATION À L'ARRÊT 1|3 « Le Monde » consacre une série à l'impact de la crise due au Covid-19 sur la jeunesse. Les témoignages, recueillis de Paris à Saint-Brieuc, de Lyon à Wambrechies, expriment des inquiétudes mais surtout du volontarisme

RÉCIT

Avec nos correspondants

Il a attendu la fin de la rencontre pour confier son mal-être : « *En fait, cette période, je la vis très mal.* » D'autant plus mal qu'il se sait « *chanceux* » : Boran Yildiz, 20 ans, ne fait pas partie de la cohorte d'étudiants privés de cours, enfermés entre quatre murs devant leur écran d'ordinateur, croisant les doigts à chaque prise de parole politique en espérant que soient annoncés sinon un retour à la « *vie d'avant* » du moins une reprise de la « *vie d'étudiant* ».

Etudiant, il l'est, en deuxième année de BTS informatique, mais, à la différence de ses camarades à l'université qui ont « *basculé* » dans l'enseignement à distance, lui, qui suit ses cours dans un lycée de Champigny (Val-de-Marne), continue de venir en classe chaque jour. Son rythme s'est même accéléré : « *A cause de la crise sanitaire, on a beaucoup de retard sur le programme, explique-t-il.*

On n'a pas le temps de respirer. »

Il ne s'en plaint pas : les cours sont devenus la « *dernière chose* » à laquelle il peut « *[se] raccrocher* ». Sa vie sociale est à l'image de sa pratique sportive, « *à l'arrêt* ». En guise d'échappatoire, ce fils d'un câbleur de fibre optique et d'une coiffeuse se contente du trajet en bus qui sépare le lycée de son appartement. Une heure de transport, de la musique dans les oreilles et le regard rivé à la fenêtre, il peut être « *dans sa bulle* ».

Pour Lola et Tom, 19 et 20 ans, la « *bulle* » qu'ils espéraient former en s'installant ensemble, à Floirac (Gironde), près de Bordeaux, a viré au « *huis clos* ». « *On a l'impression d'avoir 45 ans* », glissent-ils à l'unisson. Les deux amoureux ont fait une croix sur leurs projets de séjours à l'étranger – ils rêvaient de pays anglophones – pour une « *vie d'adulte* », en autarcie. « *Travailler, rentrer, manger, regarder la télé : ça sera notre vie peut-être dans quinze ou vingt ans. Mais aujourd'hui ? Etre ensemble, c'est ce qu'on souhaitait, mais H24...* », souffle Lola.

Et c'est presque moins dur pour elle, ins-





crité en BTS de commerce international, que pour lui, qui a quitté Lyon cet été, diplômé du bac, pour la rejoindre dans cette petite ville de 17 000 habitants. Sans amis. Peu de perspectives, sinon celle de passer, à un moment ou à un autre, le concours de surveillant pénitentiaire. Et même plus de petit boulot : celui de vendeur dans un magasin de baskets qu'il avait décroché a tourné court, avec la fermeture du centre commercial où l'enseigne est implantée. Depuis, le jeune couple vivote, du chômage partiel de Tom et des bourses de Lola.

« C'EST DUR D'AVOIR 20 ANS EN 2020 »

« Vivoter » : le mot revient dans les témoignages des jeunes adultes à qui nous avons donné la parole, de Paris à Saint-Brieuc (Côtes-d'Armor), de Lyon à Wambrechies (Nord), et qui n'ont pas d'autre point commun que d'appartenir à cette « génération Covid ». Une génération « mise à l'arrêt en plein envol », résume la sociologue Monique Dagnaud. Baccalauréat, permis de conduire, stages, rentrée à l'université, soirées d'intégration, premier emploi, vacances entre amis... « Toutes les étapes initiatiques qui accompagnent, d'ordinaire, l'entrée dans l'âge adulte sont aujourd'hui brouillées », explique la directrice de recherche au CNRS. Comme si l'éventail des possibles s'était refermé.

« C'est dur d'avoir 20 ans en 2020 », a reconnu Emmanuel Macron le 14 octobre. L'antienne d'une « génération sacrifiée » sur

l'autel de la crise n'est pas nouvelle : au XIX^e siècle déjà, ou après les guerres mondiales, des politiques l'ont reprise, des jeunes l'ont intériorisée. « J'avais 20 ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie », écrivait Paul Nizan (1905-1940) dans les années 1930 ; un constat repris en Mai 68.

Le 14 octobre 2020, les mots d'Emmanuel Macron ont fait mouche auprès d'une jeune femme qui se sent, depuis le début de la crise, soupçonnée de ne pas toujours respecter les gestes barrières – ce que contestent, pourtant, les médecins – et d'être un vecteur de l'épidémie de Covid-19. « Je ne donnerai jamais de leçon à nos jeunes », a martelé le chef de l'Etat sur TF1 et France 2. « Ce sont ceux qui, honnêtement, vivent un sacrifice terrible : des examens annulés, de l'angoisse pour les formations, pour trouver le premier job », a-t-il énuméré, juste après

l'annonce du premier couvre-feu.

A l'époque, et pour peu de temps encore (le reconfinement universitaire sera annoncé le 28 octobre 2020), les amphithéâtres sont bondés, et pour 2,7 millions d'étudiants déjà passablement secoués par les crises contemporaines (économique, sociale, environnementale), les conditions de l'année universitaire qui s'ouvre semblent pour le moins incertaines.

« STRESS PERMANENT »

Un trimestre plus tard, même avec la promesse présidentielle d'un retour en cours un jour par semaine, le flou à l'université ne s'est pas dissipé. Athéis Guégan, 18 ans, fait partie de ces « premières années » à qui le gouvernement vient de promettre la reprise des TD en demi-groupe, mais il se demande, certains jours, s'il n'est pas tout simplement « déscolarisé ». Après l'obtention du « bac Covid » – un examen validé par le contrôle continu –, Athéis imaginait la fac comme un « lieu de liberté et d'autonomie ». Il a tout juste eu le temps de faire sa rentrée au campus de Saint-Brieuc, une antenne de l'université de Rennes-I. Quelques cours en présentiel, en demi-groupe et une semaine sur deux, « masqué évidemment ». L'occasion de croiser – rapidement – quelques nouvelles têtes, avant d'être reconfiné et de n'échanger avec sa promo que sur Messenger.

Comment, dans ces conditions, se projeter ? Faute d'y voir clair, le jeune homme a choisi de rester vivre avec sa mère, dans le village de Pont-Melvez (Côtes-d'Armor) – 600 âmes. « Cet été, tout était tellement incertain... On a préféré ne pas payer un appartement pour rien, dit-il. Je ne pensais pas que mon début de fac ressemblerait tant à ma fin de lycée. »

Payer un appartement pour rien : c'est ce que fait Ayoub El Khaoulani, 20 ans, quand il parvient à rassembler la somme nécessaire pour s'acquitter du « petit » loyer de sa « petite » chambre de 9 mètres carrés au Crous. Après l'« euphorie » de son intégration dans une école de commerce, à Grenoble en septembre 2020, ce boursier a dû se

frotter à un autre défi : trouver de quoi financer ses frais d'inscription : « 14 000 euros par an, c'est une somme importante. » Deux banques l'ont éconduit ; la troisième, partenaire de son école, Grenoble Ecole de management, lui a accordé un prêt sans garant. « Un immense soulagement. » Mais un sou-





lagement de courte durée: « *Financièrement, je suis dans un état de stress permanent, témoigne Ayoub. Avec le confinement et les couvre-feux successifs, les quelques heures d'aide aux devoirs que j'avais réussi à décrocher pour rembourser le prêt se sont réduites comme peau de chagrin. Je dois jongler entre toutes mes dépenses...* »

C'est le lot commun d'une partie de la jeunesse, que l'on voit venir gonfler les files d'attente des distributions alimentaires. Les résultats de l'enquête de l'Observatoire de la vie étudiante publiée le 28 janvier en attestent: le confinement a bousculé le « modèle économique » de cette génération, dont 40 % environ avaient organisé leur budget autour d'une activité rémunérée, y apprend-on. Avec la mise à l'arrêt d'une partie du pays, entre mars et mai 2020, plus d'un tiers (36 %) de ceux qui travaillaient ont subi une baisse de revenus estimée, en moyenne, à 274 euros par mois.

Premiers touchés: les étudiants étrangers et les plus âgés. Sharon Barragan coche les deux cases: à 24 ans, la jeune Vénézuélienne, inscrite en troisième année de licence de danse à l'université Paris-VIII, cherche ses marques. « *Le cliché que j'avais de Paris, c'était celui d'une capitale de culture, débordante de touristes asiatiques et de Parisiens pressés*, sourit-elle. *Depuis six mois que je suis ici, le Paris des musées, des spectacles, je ne l'ai pas vu.* » Mais elle n'a pas de regret: « *Dans mon pays, pour exercer un art, il faut adhérer au parti du gouvernement.* » En France, avec son inscription à l'université, Sharon a obtenu le statut d'étudiante et la protection sociale qui va avec. Et même si étudier la danse à distance est un « défi », elle refuse de se plaindre: « *Ici, il y a la liberté, la sécurité, l'accès à une éducation publique et des opportunités*, souligne-t-elle. *Il faut juste les chercher.* »

« DÉSŒUVREMENT »

Certains baissent les bras. Suicide, mal-être, repli sur soi: les médecins ont donné l'alerte. Cette jeunesse aux mille visages, qu'elle se cherche une place dans l'enseignement supérieur ou sur le marché du travail (où le taux de chômage des 20-24 ans a bondi de 2,6 % en un an), paie cher les confinements à répétition. Le second plus que le premier, semble-t-il: au printemps 2020, rester chez soi relevait presque d'une « expérience »; une « parenthèse », disait-on. Mais remettre ça à l'automne? Nombre de jeunes qui regret-

taient de faire du « *surplace* » sont, cette fois, revenus à la case départ – au domicile parental. « *Dans une période-clé de projection vers l'avenir, les situations d'attente s'éternisent*, observe la sociologue Monique Dagnaud. *Si ce n'est bon pour personne, c'est particulièrement rude à l'âge où l'on est censé poser des jalons pour la vie.* »

Isabelle, 23 ans, le reconnaît: « *Le niveau d'angoisse commence à monter.* » Janvier 2021 aurait dû être le mois de « *tous les possibles* ». Celui où la jeune femme, en fin de master de relations internationales, allait enfin se frotter au monde professionnel – comme les 700 000 jeunes qui arrivent sur le marché du travail. A condition de trouver, au préalable, son « *stage sésame* ». « *Je ne saurais pas dire combien de lettres de motivation j'ai envoyées, peut-être une centaine* », soupire la Bretonne de naissance, recluse dans son studio parisien.

La « réclusion » pèse plus à certains. Selon un sondage Ipsos publié fin janvier, près d'un tiers des 18-25 ans évoquent des pensées suicidaires. Le gouvernement a promis d'en tenir compte: quitte à reconfiner, murmure-t-on ces jours-ci dans les arcanes du pouvoir, alors que les variants du virus se propagent, l'Elysée entend faire bouger le « *curseur* » et préserver davantage les jeunes, pour rééquilibrer une stratégie qui, ces dix derniers mois, a valorisé la protection des plus âgés.

En attendant, les premières mesures annoncées – deux repas par jour à 1 euro le repas dans les restos U, un « *chèque psy* », le plan « *1 jeune 1 solution* », l'assouplissement du service civique – commencent tout juste à bénéficier aux intéressés.

Ces jeunes qui se sont confiés le disent: la solitude, l'isolement sont lourds à porter, surtout quand ils vous « *tombent dessus* » de manière imprévue. « *J'ai l'impression d'être privé de tout ce que l'école devrait m'offrir* », soupire Ayoub, l'étudiant de Grenoble.

Athéis éprouve, lui, la sensation d'« *être seul et infantilisé* », de « *n'appartenir à rien* ». Et encore, être en études permet de compter – même à distance – sur l'« *effet de groupe* », sur un « *réseau* ». Avec ses camarades de promo, Isabelle s'appuie sur un groupe de parole lancé sur Facebook. « *Une parade au désœuvrement* », dit-elle.

« VIDE PROFESSIONNEL »





Mais quand on n'est plus – ou qu'on n'a jamais été – étudiant ? Ophélie Minier, 19 ans, « niveau bac pro mécanique » (elle a quitté son lycée après avoir été harcelée, mais avant de décrocher l'examen), renoue tout doucement avec l'espoir. Les ongles rongés par une année de doutes, la jeune fille, qui vit chez son père à Saint-Ouen (Loir-et-Cher), village dortoir sur les coteaux du Loir, parle de « vide professionnel ». Elle a pourtant multiplié les ballons d'essai.

« Au printemps, j'ai été prise dans un abattoir à volailles où les ouvriers étaient collés les uns aux autres. Je n'ai pas tenu longtemps.

Puis j'ai fait les vendanges à Naveil. Là, je suis partie quand la patronne m'a jeté un sécateur parce que je n'avais pas entendu une consigne, rapporte-t-elle. Faut croire que tout le monde est à bout en ce moment. »

Ophélie postule comme équipière au McDo, en face de l'usine où son père travaille comme intérimaire, mais le restaurant sature de candidatures. Elle ronge son frein en décrochant son permis, grâce au soutien financier de sa mission locale. « Ensuite, ma conseillère m'a pris un rendez-vous avec un gendarme. » La rencontre se passe bien. Ophélie s'offre un manuel de préparation aux épreuves de gendarme adjoint volontaire et s'appête à passer un test psychotechnique. Sur sa lettre de motivation, elle a écrit : « Je souhaite mettre ma détermination et mes qualités pour défendre et représenter mon pays. »

« QUÊTE DE SENS »

Autre profil, même volontarisme. Si Léa Ducoin, 22 ans, a le sentiment que sa « vie est sur pause », elle ne lâche rien : cette Lilloise n'a pas décroché de bourse pour sa dernière année d'études, alors ses grands-parents l'ont laissée poser ses affaires chez eux, à Wambrechies (Nord), il y a plus d'un an. C'était, au départ, pour quelques mois. Puis le Covid-19 est arrivé, et elle est restée. Sans conflit de génération, rapporte-t-elle. Mais avec une concession : pour protéger ses grands-parents du virus, Léa ne sort plus.

Elle met toute son énergie dans sa recherche d'emploi : après un stage de six mois, achevé mi-décembre 2020, la jeune femme, diplômée d'un MBA dans la communication et d'un bachelor de l'Edhec, a passé cinq jours à refaire son CV. « Je savais que bosser dans l'événementiel, c'était foutu avec le Covid. » Et puis, finalement, La Fabrique du

changement, où elle avait fait son stage, l'a rappelée pour son prochain festival. Mi-janvier, Léa a signé un CDD de six mois. Son premier emploi... à distance. « J'ai déjà beaucoup de chance d'avoir un job et mes grands-parents à mes côtés », confie-t-elle.

Résiliente, la jeunesse ? Pleine de questions : « A quand un retour à la normale ? » « Que valent des diplômes décrochés dans ces conditions ? » « Comment sera la vie d'après ? » « Quel sera le prix à payer pour notre génération ? » Mais une jeunesse disposée, aussi, à se remettre en jeu, à l'introspection. Marseillaise depuis juillet 2020 après six années d'études qui l'ont amenée à voyager, Valentine Pradier, 24 ans, titulaire de deux masters, pensait être sur des rails en intégrant le service communication du festival Fiesta des Suds. C'était avant l'annulation de l'édition d'octobre 2020. Son stage a été prolongé de six mois. « Par rapport à beaucoup de mes amis, c'est déjà énorme », souligne-t-elle. En attendant, elle déniche des missions en autoentrepreneuse et, surtout, s'active bénévolement sur les projets d'artistes amis. « Cela me tient, même si ça ne paye pas, je me lève le matin. » Les plus jeunes sont nombreux, avec la crise sanitaire, à avoir répondu aux sirènes de l'engagement, disent aussi les associations, pointant le besoin de « se sentir utile ».

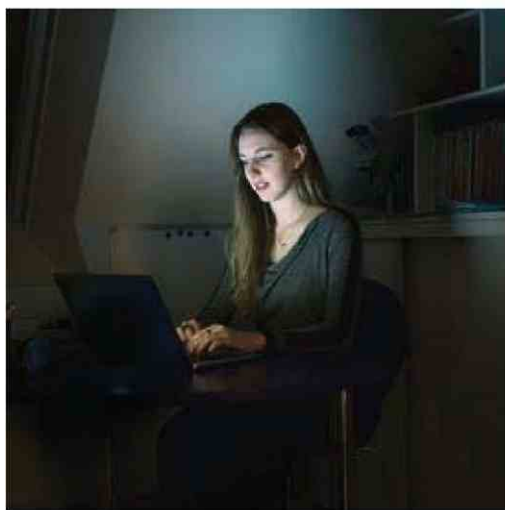
Une « quête de sens », alors que le temps semble s'allonger : c'est ce que raconte Ambroise Vulin. Pas facile pour ce Lyonnais de 23 ans, en deuxième année de contrat d'alternance, de mener ses études à terme. Il lui reste six mois d'alternance à tenir, en passant, chaque semaine, deux jours en cours, dans son école du quartier de Vaise, dans le 9^e arrondissement de Lyon, et trois jours dans la société artisanale qui l'emploie. « Je n'arrive plus tellement à me projeter dans une filière commerciale, dit-il. J'ai envie de revenir à quelque chose de plus technique, de plus concret. » Et pourquoi pas à une formation de paysagiste, qui l'avait initialement intéressé ? « Le travail sur la nature me parle beaucoup plus, je gagnerai peut-être moins d'argent, mais je préfère cela à une vie artificielle. » La fragilité de l'existence révélée par la pandémie l'a sans doute incité à voir la vie autrement. Et cela ne lui semble pas une mauvaise chose. ■

MATTEA BATTAGLIA, ROMANE BONNEMÉ,
 LÉA IRIBARNEGARAY, CLAIRE MAYER
 (À BORDEAUX), LAURIE MONIEZ (À LILLE),
 ÉRIC NUNÈS, ROMANE PELLEN,
 JORDAN POUILLE (À BLOIS),

ALICE RAYBAUD, GILLES ROF (À MARSEILLE)
 ET RICHARD SCHITTLY (À LYON)

**ATHÉIS, EN PREMIÈRE
 ANNÉE À LA FAC,
 A L'IMPRESSION
 D'« ÊTRE SEUL
 ET INFANTILISÉ »,
 DE « N'APPARTENIR
 À RIEN »**





**Léa Ducoin,
à Wambrechies
(Nord),
le 3 février.**

AIMÉE THIRION
POUR « LE MONDE »



**De haut en bas :
Athéis Guégan,
à Pont-Melvez
(Côtes-d'Armor),
le 4 février.**

FABRICE PICARD
POUR « LE MONDE »





Tom, à Floirac (Gironde), le 4 février.

UGO AMEZ
POUR « LE MONDE »



De haut en bas : Boran Yıldız, à Champigny-sur-Marne (Val-de-Marne), le 3 février.

BRUNO LEVY POUR « LE MONDE »



Ophélie Minier, à Saint-Ouen (Loir-et-Cher), le 4 février.

OLIVIER COULANGE POUR « LE MONDE »



Ayoub El Khaoulani, à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche), le 4 février.

PABLO CHIGNARD
POUR « LE MONDE »

